



UNE PAGE D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

UN JÉSUITE SUISSE CHEZ LES AMÉRINDIENS, MAURICE GAILLAND (1815-1877)

L'histoire de ce religieux qui vécut des événements fondamentaux pour la Suisse, l'Europe occidentale et le Nouveau-Monde, est bien connue au Kansas (USA) mais restée quasi oubliée chez nous. Elle a été racontée récemment dans un mensuel romand d'histoire et d'archéologie par l'un de ses lointains parents collatéraux.*

Né le 18 octobre 1815 à Verbier, Maurice Joseph Gaillard est le quatrième enfant de Jean Théodule Gaillard et Anne Catherine Besson. Il a un frère aîné et trois sœurs. Orphelin de mère à l'âge de trois ans et guère plus de quatre mois, il est élevé par sa tante Pétronille Gaillard-Oillet, veuve du frère de son père avec cinq fils. Le parcours scolaire de Maurice Gaillard est brillant : premier prix à la Grande Ecole de Bagnes et citation au collège des Jésuites de Sion.

Jésuite dans le *Sonderbund*

A dix-neuf ans, il entre au noviciat des Jésuites à Brigue. Après avoir prononcé ses premiers vœux, il entame en 1836 des études de philosophie

(*) Bernhard Hugo, « *Passé Simple* », n° 13, mars 2016. Son épouse est une descendante de Pétronille Gaillard-Oillet dont il sera question plus bas.

à Fribourg, auxquelles succède son *juniorat* dans la même ville. En automne 1839, il est envoyé pour trois ans à Estavayer-le-Lac pour son *magisterium* et pour enseigner la grammaire au collège. De retour à Fribourg, il étudie la théologie de 1842 à 1846. Il reçoit l'ordination sacerdotale le 11 avril 1846 des mains de Mgr Etienne Marilley (1804-1889) et est nommé professeur au collège de Fribourg.

« Fribourg était alors la cité helvétique la mieux partagée en maisons d'éducation. Son collège des Jésuites comptait environ six cents élèves ; il florissait. Ses écoles primaires et secondaires distribuaient à tous une instruction chrétienne appropriée aux diverses classes de la population. »¹

(1) J. Créteineau-Joly, *Histoire du Sonderbund*, 1850, tome I, p. 288.

« L'établissement des Jésuites en Suisse avait été un acte patriotique. Ce fut par eux que le Catholicisme s'y conserva, au milieu des embûches de toute nature que le Protestantisme tendit aux fidèles. Les cantons, restés fermes dans leurs croyances, proclamaient leur gratitude envers la Compagnie ; Fribourg la témoigna par une association de vœux et de sacrifices. En très peu d'années, cette ville devint une pépinière où l'Institut de saint Ignace trouva des dévouements pour toutes ses entreprises les plus ardues. Aucun pays peut-être n'a fourni autant de soldats intrépides à cette armée de martyrs, d'apôtres, de confesseurs et de savants qui, depuis trois siècles, marche, à travers les obstacles, au but civilisateur qui lui est indiqué. »²

Les radicaux considéraient les Jésuites comme les agents de la reconquête catholique. En été 1844, conflit politique et conflit confessionnel ne firent plus qu'un, lorsqu'Augustin Keller demanda à la Diète le 19 août d'expulser les Jésuites du territoire de la Confédération. Les Jésuites s'installèrent néanmoins à Lucerne en octobre 1844 et prirent la direction des principaux instituts d'enseignement. La décision de Lucerne

(2) Loc. cit. pp. 402-403.

provoqua des réactions violentes qui débouchèrent sur les expéditions des Corps francs et le *Sonderbund*. Enfin majoritaires à la Diète, les radicaux



Augustin Keller
(1805-1883)

purent obtenir l'expulsion des Jésuites : « Dans sa trente-cinquième séance (2 septembre 1847), la Diète (...) déclare que Lucerne, Schwytz, Fribourg et le Valais sont invités à éloigner les Jésuites de leur territoire. En termes de Diète, une invitation équivalait à la sortie du recès. »³

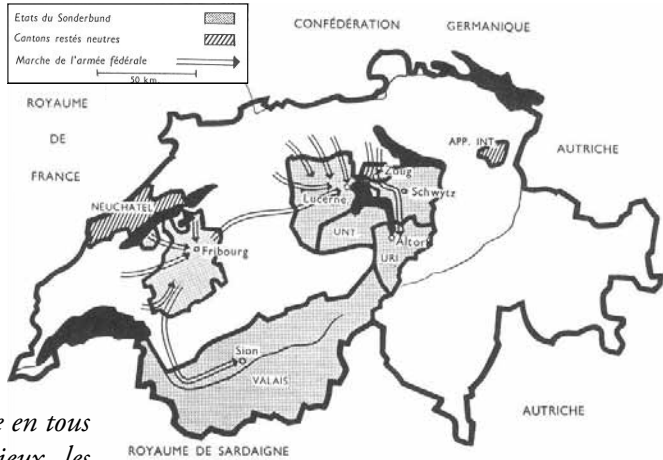
« Au mois de décembre 1847, le général de la Compagnie de Jésus estima qu'il était opportun de faire connaître aux envoyés du Saint-Siège et des puissances en Suisse, la situation que le Radicalisme avait voulu inventer, et celle toute différente qui ressortait de l'exposé seul des événements (...) : "(...) Depuis 1805 et 1814, les Jésuites étaient dans le Valais ; depuis 1818 à Fribourg ; depuis 1836 à Schwytz. Partout dans ces trois cantons, jusqu'à l'année 1843 ou 1844, la Compagnie de Jésus, on peut le dire, n'avait recueilli que des preuves d'une adhésion sincère. Dans les autres cantons non plus et jusque-là, elle n'avait été, même de la part des Protestants, l'objet d'aucune plainte, d'aucune attaque. Les Jésuites cependant

(3) J. Créteineau-Joly, *Histoire du Sonderbund*, 1850, tome II, p. 162.

étaient pour lors, comme ils l'ont été depuis, exposés à tous les regards, à toutes les censures. Ils remplissaient, dans les divers diocèses de la Suisse, toutes les fonctions du ministère évangélique. Indépendamment de l'enseignement de leurs collèges, ils prêchaient, donnaient des missions fréquentes, parcouraient et traversaient sans cesse en tous sens, avec leur habit de religieux, les cantons catholiques et protestants. Ils n'avait qu'à se louer du bienveillant accueil des populations, et des heureux effets d'une liberté qui savait respecter les institutions de l'Église catholique, le zèle des œuvres de ses prêtres. »⁴

En raison des manifestations des étudiants libéraux à Fribourg, le père Maurice Gaillard, en septembre 1847, a été envoyé à Notre-Dame d'Ay en France (Ardèche). C'est là qu'il apprend que durant la première quinzaine de novembre 1847, le pensionnat et le collège des Jésuites furent saccagés. « Les prêtres succombaient, martyrs de ces janissaires du club de l'Ours, les femmes et les jeunes filles subirent le même sort. Il était réservé à tout ce qui portait un cachet religieux. Les Ligoriens ou Rédemptoristes virent le pillage prendre ses ébats dans leur couvent. (...) On brisa les ostensoirs, on profana les

(4) Loc. cit. pp. 174-175.



calices, on lacéra les ornements de l'église, puis les filles perdues, ces dames de Fribourg, qui avaient offert un drapeau aux carabiniers de Jules Eyte, accoururent mener des danses impures au milieu du sanctuaire dévasté. Le règne du Radicalisme commençait ; les Rédemptoristes proscrits furent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, et chaque Corps franc devint un geôlier, arrêtant et emprisonnant sur la route de l'exil les prêtres qu'on livrait aux brutalités. »⁵

A l'issue de cette guerre du Sonderbund, les Jésuites furent expulsés de Suisse et interdits par la Constitution fédérale de 1848 (art. 58).⁶ « En 1847, il se trouvait dans la

(5) Loc. cit., p. 223.

(6) Celle de 1874 étendit cette interdiction à toute activité dans l'Église et les écoles (art. 51). Ces articles d'exception ont été abrogés en 1973 en votation populaire.

province helvétique des Jésuites cent cinquante-deux pères qui étaient citoyens suisses, ayant leurs familles et leurs amis sur le sol de la patrie. Ces pères, libres de leurs droits comme de leur volonté, avaient embrassé volontairement la vie religieuse. Ils en pratiquaient les devoirs ; mais ils désiraient, au nom même de la liberté, consacrer le fruit de leurs veilles et de leurs travaux au pays qui les avait vu naître. Cent deux appartenaient aux cantons formant le Sonderbund. Les autres étaient nés dans les États de Berne, Soleure, Argovie, Saint-Gall, Grisons, Vaud, Genève et Bâle-campagne. En dehors de la question religieuse, il y avait donc une question d'État, de nationalité qui prédominait toutes les autres. Ces Suisses, véritables enfants de l'Helvétie, ne se croyaient pas condamnés à ne plus avoir de patrie, parce qu'il plaisait à des orateurs du club de l'Ours, à quelques réfugiés allemands, italiens ou polonais de rayer leurs noms du registre des extraits de naissance. »⁷

Informé de ces terribles événements, le père Gaillard écrit à son frère : « *J'étais là dans ce pays si cher à mon cœur lorsque la Suisse catholique a subi la triste et douloureuse oppression du radicalisme. Je vivais plein d'espoir pour le succès de la bonne cause, quand un beau jour on nous dit que tout était*

fini, que le Sonderbund était détruit et la Compagnie de Jésus chassée de toutes les maisons qu'elle occupait jadis sur cette terre jadis classique de la liberté. »

Départ pour les États-Unis

En 1848, avec les révolutions libérales, la position des Jésuites devient précaire. Mais les coups portés à l'Ordre en Europe s'avèrent une chance pour l'Église du Nouveau Monde. Depuis plusieurs années, les provinciaux d'Europe recevaient des demandes de la part des évêques de la Nouvelle-Orléans, du Kentucky, du Missouri, de l'Indiana, de New York et du Maryland. Il est désormais possible de répondre à ces invitations.⁸

Un premier groupe de quatorze Jésuites se rend à la Nouvelle-Orléans, puis un autre de sept émigre au Missouri. Le père Gaillard fait partie de ce dernier : « *Deux mois après les événements de Suisse est arrivée la révolution de France ; l'alarme fut grande, nos Pères se dispersèrent dans beaucoup de localités. Quatre jours après, je reçus l'ordre de partir pour le nouveau monde : un quart d'heure après avoir reçu cet ordre je faisais mes adieux aux compagnons de ma chère solitude, et je me mettais en route accompagné d'un Père suisse et d'un Frère allemand. »*

(8) Bernhard Hugo, « *Maurice Gaillard au service des Potawatomis* », *Passé simple*, mars 2016. La suite de notre texte est un résumé de cet article avec quelques compléments d'information.

(7) J. Créteineau-Joly, op. cit., t. II, pp. 184-185.

Avec ces deux compagnons, il prend le chemin de Lyon et de Paris, avant de se rendre en Belgique. Parti d'Anvers le 27 mars 1848, à bord du Tennessee, Maurice Gailland arrive à New York le 7 mai 1848 :

« Notre traversée a duré 40 jours ; ce temps paraît court sur le papier, mais je vous assure que sur mer on compte les minutes et les secondes ; on est bientôt fatigué de voir la mer avec ses vastes eaux ; les secousses et les balancements continuels du vaisseau vous jettent dans un malaise inexplicable ; vous avez du dégoût pour toute espèce de nourriture, que vous vous efforcez en vain de surmonter. Cependant (...) nous fûmes à peu près tous rétablis, et nous pûmes en liberté jouir de toutes les variétés que représente un voyage sur mer. Tantôt c'était le lever du soleil qui nous appelait à contempler une des scènes les plus ravissantes de la nature, tantôt c'était la phosphorescence de la mer qui au milieu d'une sombre nuit changeait les vagues écumantes en des flots de lumière ; plus loin nous vîmes des troupes innombrables de marsouins se jouer autour de notre navire. » (Lettre du 8 mai 1848 à son frère Jean Théodule)

Auprès des Potawatomis

Il continue sa route vers Saint Louis dans le Missouri, sa première

étape. Avec le père Félix Verreydt (1798-1883), son supérieur, il aura la charge spirituelle des Indiens Potawatomis, récemment déplacés vers l'Ouest dans de nouvelles réserves sur les rives de la rivière Kaw, au Kansas. Il arrive à Saint Mary's le 9 septembre 1848.



L'installation est précaire et les premiers mois sont rudes : cabanes en rondins, sans vitrage aux fenêtres et sol en terre battue. Une chapelle est édifée. L'hiver 1848-1849 est sévère. Mais le lieu se développe. On

envisage la construction d'une école, de nouveaux Indiens s'établissent dans la réserve, au centre de laquelle s'érige la mission. Une chapelle est édifée.

Les prêches fréquents font apparaître le problème de la communication avec les indigènes. Maurice Gailland s'attache à développer sa connaissance de la langue. Le père Gailland compilera un livre de 119 pages intitulé Potawatemi Nemewin Nemenigamowinin (Prières et chants en langue potawatémie). En 1953, le père Burke écrira que ce livre est encore en usage chez les Potawatomis⁹.

(9) *Early Years at St. Mary's Pottawatomie Mission*, edited by the Rev. James M. Burke, s.j.

AVE MARIA EN LANGUE POTÉVATÉMIE, TRADUIT PAR LE PÈRE GAILLAND S.J.

*Kitinimikon, Mani, moachkinech-
kakwiyin nememinitiwin, kipapa-
kiwapimuk.*

*Tchak kego kakichitot, tchak kwek
kin wusime kijuwenitakwis, kikwiske
Jesos enit kitchijuwenitakosi.*

*Kitchitiwa Mani, Kijeminito
wekwisiyin,*

*kinotimowichinag ekipatadiyak,
ngom ipi winiboyak kinoti-
mowichinag.*

Ape iw nomikuk.

*Je vous salue Marie, pleine de grâce,
le Seigneur est avec vous.*

*Vous êtes bénie entre toutes les
femmes et Jésus, le fruit de vos en-
traîlles, est béni.*

Sainte Marie, mère de Dieu,

priez pour nous pauvres pécheurs,

*maintenant et à l'heure de notre
mort.*

Ainsi soit-il.

En 1850, le Père Jean-Baptiste Miège (1815-1884), que Maurice Gailland a rencontré à Notre-Dame d'Ay lors de son *tertiat*, est nommé vicaire apostolique du territoire indien¹⁰ et s'établit à Saint Mary's. Consacré le 25 mars 1851 au titre d'évêque de Messena *in partibus infidelium*, il y prend ses quartiers et la modeste église de rondins des Jésuites devient la première cathédrale à l'ouest du Missouri.

Arrivés de partout, des immigrants s'installent. A l'œuvre d'évangélisation des Potawatomis, maintenant au nombre de plus de 3000 dans la réserve, s'ajoute le service de nouvelles ouailles venues d'Europe et une pression accrue sur les terres encore

(10) *Vicariate Apostolic of Indian Territory East of the Rocky Mountains* qui devient en 1857 le *Vicariate Apostolic of Kansas*.

vierges des réserves indiennes. Un changement radical se dessine pour les Indiens de la région : le Congrès a divisé leur territoire en deux, le Nebraska et le Kansas. Cette contrée est maintenant ouverte à l'établissement des Blancs. Les territoires indiens sont progressivement intégrés aux États-Unis et bientôt l'alternative offerte aux indigènes est de devenir citoyens de l'Union ou de partir vers de nouvelles réserves au sud, plus exigües.

De 1853 à 1856, le Jésuite rend compte des offres répétées du gouvernement fédéral pour diviser et acheter les terres des indigènes. Il voit ses pauvres Indiens partir et les colons se précipiter pour occuper le « Jardin de l'Ouest ». Le Kansas est admis dans l'Union le 29 janvier 1861. Mais pour les Indiens, la situation se détériore. Nombre d'entre eux sont réduits à la misère.

« **Mon Dieu, épargne mes Indiens** »

Maurice Gailland est inquiet : « *Dieu Tout-Puissant a bien béni ces Indiens de nombreuses grâces, mais je crains pour certains car ils commencent à être molestés par les Blancs et cela me cause beaucoup de souci. Le temps n'est pas loin où ce bon peuple sera corrompu au contact des Blancs. Mon Dieu, épargne mes Indiens de ces jours pénibles que je vois venir, où contre toute morale, ils seront jetés hors de leurs demeures et traités comme des chiens ne méritant même pas de vivre au milieu des Blancs et où ils seront chassés de leur réserve.* »

En vertu des traités de 1861 et 1867, les terres des Indiens ne sont plus en main de la tribu. Chaque Indien devient propriétaire individuel d'un lopin. Il peut faire ce qu'il veut de la terre qui lui est attribuée. Beaucoup vendent leur patrimoine pour un plat de lentilles, un cheval, une charrette ou quelques centaines de dollars.

En 1869, au vu du nombre décroissant d'Indiens et de celui toujours croissant de Blancs, le supérieur jésuite donne une nouvelle orientation à la mission : Saint Mary's deviendra un collège de garçons. Il profitera de sa position centrale aux États-Unis, ainsi que de sa situation rurale « à l'écart des mœurs dissolues » et donc « favorable à des vocations religieuses ». Mais les critiques

contre Saint Mary's persistent. En 1870, menacé, car "étranger", Maurice Gailland déclare son intention de demander la citoyenneté américaine.

La rivalité, avec les quakers notamment, s'intensifie. Une école publique, concurrente, est créée à Saint Mary's qui devient une ville. A la mission, on débute les travaux pour construire un nouveau collège pour les garçons, ainsi qu'une académie pour les filles dirigée par les sœurs du Sacré-Cœur. L'école est reconnue par l'État du Kansas et ses diplômés deviennent officiels. Le collège est inauguré en 1871.

La même année, le Congrès adopte une loi : les États-Unis ne traiteront plus les groupes amérindiens en tant que nations indépendantes. Ce texte révolutionne la relation de l'État fédéral avec les peuples autochtones. Les Indiens partent les uns après les autres et sont dispersés, au point qu'en 1876, un an avant sa mort, Maurice Gailland estimera qu'il n'en reste guère plus de 600 sur les terres des anciennes réserves.

Mort précieuse

Le père Gailland, qui doit maintenant s'occuper des nouveaux colons blancs, refuse d'abandonner ses Indiens. Il continue de répondre pratiquement seul à leurs appels. Durant l'hiver 1871-1872, par un froid mordant, le père Gailland est appelé auprès d'un vieil Indien malade qui

vit à une journée de cheval. Sur sa route, il traverse une rivière. La glace rompt sous son équipage, mais malgré tout il poursuit sa route avec des vêtements gelés, prodigue des soins à l'Indien, passe la nuit à son chevet, et revient à la mission. Le froid enduré et l'effort consenti provoquent l'apparition d'une paralysie de plus en plus marquée. La fin de sa vie le voit ainsi diminué. Il ne renonce pas à s'occuper des Indiens, tandis que la mission poursuit son développement avec l'inauguration de sa première église en pierre.

En juin 1877, il reçoit un appel similaire d'un endroit près de Topeka : peu avant le dîner, on est venu appeler le missionnaire : *Vite ! Vite ! Vite ! Père Gailland, un Indien est malade près de Topeka. Très bien, dit le père Gailland, je partirai après le dîner avec les chariots.* Ainsi fut fait ; mais, le lendemain matin, une dépêche télégraphique vint dire que le père Gailland était très malade, de sorte que le frère infirmier dut aller le chercher et revenir à la mission avec lui. Les semaines suivantes virent le vaillant prêtre confiné au lit ; puis soudain, quelque huit jours avant la fin de juillet, sa santé marque une amélioration tout à fait remarquable, si bien qu'il peut célébrer la messe de saint Ignace, fondateur des Jésuites, le



31 juillet 1877. Le frère De Vriendt qui vient lui rendre visite ce jour-là l'a trouvé d'excellente humeur et a reçu de lui le traditionnel message d'accueil jésuite de "bonne fête".

Mais le père Gailland n'est plus à même de dire une messe de plus. A l'aube du mois d'août, il retombe dans sa faiblesse précédente et diminue rapidement. Il meurt à la mission le 12 août 1877, et y est inhumé. L'annonce de sa mort parviendra plus tard à sa famille : *« On annonce la mort du père jésuite Maurice Gailland, originaire de Bagnes, décédé le 12 août dernier, dans la mission Sainte-Marie, au Kansas (Amérique). Depuis trente ans, cet ecclésiastique vivait au milieu des Indiens dont il parlait couramment plusieurs dialectes. Il avait même écrit une grammaire de Pottovahoy. »*¹¹

Louis Hercule Gailland (1853-1916) petit-fils de Pétronille Gailland-Oillet, père de famille nombreuse à Bagnes, donnera à un de ses fils le nom du religieux décédé aux États-Unis. Petit clin d'œil du Ciel sans doute, celui-ci deviendra religieux marianiste : Maurice Joseph Gailland (1885-1943).

ABBÉ CLAUDE PELLOUCHOUD

(11) *Le Confédéré*, 5 octobre 1877.